

Bernardo Atxaga

Mémoires d'une vache

Traduit de l'espagnol par Anne Calmels

LA JOIE DE LIRE

*Le commandement de ma voix intérieure,
ou comment je décidai d'écrire ces mémoires bovins.
Souvenirs d'une nuit de neige.*

C'était une nuit de tempête, zébrée d'éclairs et traversée de coups de tonnerre. Le vacarme et le charivari finirent par me réveiller presque complètement.

– Ma fille, écoute-moi. Le moment n'est-il pas venu ? L'heure n'est-elle pas propice, appropriée et congruente ? me demanda alors ma voix intérieure.

Elle reprit peu après, sans me laisser ne serait-ce que le temps de me réveiller tout à fait :

– Ne dois-tu pas abandonner le sommeil et la mollesse ? Ne ressens-tu pas le besoin d'accourir à l'excellente et féconde lumière ? Réponds-moi en un mot, ouvre-moi ton cœur : le moment n'est-il pas venu ? L'heure n'est-elle pas propice, appropriée et congruente ?

Ma voix intérieure s'exprime dans un style très ampoulé et follement cérémonieux. C'est à croire qu'elle ne peut pas parler comme tout le monde et appeler l'herbe « herbe » et la paille « paille ». Si cela ne tenait qu'à elle, on devrait appeler l'herbe

« aliment salubre que la terre mère a engendré à notre intention », et la paille « aliment non salubre nécessaire pour les cas de pis-aller et de pis-manger ». Cette voix qui résonne dans ma tête parle ainsi, si bien que chacune de ses explications dure une éternité, que ses interventions sont terriblement ennuyeuses et qu'il faut s'armer de patience pour l'écouter sans s'énerver. D'ailleurs, quand on s'énerve, c'est pareil : la voix reste là. Impossible de la faire disparaître.

– Elle ne peut pas disparaître, c'est notre ange gardien, me dit un jour, dans ma jeunesse, une vache d'un certain âge appelée Bidani. Tu devrais te réjouir de savoir que tu en as un. Ce sera ton meilleur ami jusqu'à la mort. Dans les moments de solitude, il sera là pour te reconforter. Un choix difficile à faire ? Ecoute ton ange gardien, il te dira que choisir. Un grave danger te guette ? Fais-lui confiance, laisse ta vie entre ses mains : il guidera tes pas.

– Et je suis censée avaler ça ? fis-je.

– Mais bien sûr, me répondit Bidani avec un soupçon d'arrogance.

– Eh bien, désolée, mais je n'en crois pas un mot.

Que pouvais-je lui dire d'autre ? Elle était plus âgée que moi, certes, mais aussi bien plus crédule.

Parce que la personne qui m'expliquera, preuves à l'appui, ce qu'est un ange gardien n'est pas encore née ; je préfère donc ne rien croire. Quand une chose est claire, qu'on me met devant le nez un tas de luzerne, par exemple, et qu'on me dit : « C'est de la luzerne », je m'approche, je renifle et je dis : « Oui, c'est de la luzerne » ; j'admets que c'est la vérité. Voilà quel genre de vache je suis. Mais quand, au contraire, il n'y a aucune preuve, ou que la preuve n'a pas d'odeur, je préfère ne pas croire. Comme dit le proverbe :

C'est donc ainsi que tu voyais la vie ?

Croire tout ce qu'on te dit puis aller au lit ?

Non monsieur, la vie, ce n'est pas ça. Ça, c'est être bête à manger du foin comme des ovins.

– Décidément, tu ne comprends pas, ma petite, insista Bidani, toujours aussi arrogante. Un ange gardien ne peut pas avoir d'odeur. C'est un ange, il est en nous comme un esprit, il n'est pas matériel.

– Vous mériteriez d'être une brebis, lui répondis-je avec la plus grande insolence.

Puis je tournai les talons et m'en allai.

Quoi qu'il en soit, que j'y croie ou non, la voix intérieure restait là, et j'étais bien obligée d'accepter les faits. Qu'on l'appelle ange gardien, Esprit,

Voix, Conscience ou je ne sais quoi d'autre, cela ne changeait rien : cette chose ne me quittait pas.

– Comment vous appelez-vous ? demandai-je un jour à la voix.

A cette époque-là, j'étais jeune : j'étais encore très polie avec elle.

– Donne-moi le nom que tu veux, ma fille. En ce qui me concerne, tout repose entre tes mains. Je suis ton serviteur et, soit dit en passant, j'accepte cette servitude de bon gré.

– Oui, bien sûr, je n'en doutais pas. Mais répondez-moi, s'il vous plaît, comment vous appelez-vous ?

– Pardonne-moi, ma fille, mais comme je viens de te l'expliquer, je suis à tes ordres. Toute maîtresse a le devoir de baptiser son domestique.

– Comme tu es pénible ! explosai-je, à bout de nerfs. Plus pénible que le roi des poux ! J'ignore si tu es un ange ou un esprit malin et pourquoi tu es en moi, mais ce que je sais, j'en mettrais ma patte à couper, c'est que tu es du genre à vouloir toujours avoir le dernier mot !

Aiguillonnée par la rage qui grondait en moi, je pris alors la décision d'affubler ce soi-disant ange gardien du nom de Pénible. Et depuis ce jour, c'est ce qu'il est pour moi : Monsieur Pénible, de chez Pénible et re-Pénible.

– Ce nom est loin d'être le plus joli du monde, l'entendis-je dire, mais il n'est pas non plus le plus laid ni le plus désagréable.

En dépit de tous mes dépités et de tous mes propos, je n'avais pas, au début, une mauvaise opinion de ce Pénible en moi. Je donnais même un peu raison à ceux qui m'en disaient du bien. Parfois, j'avais l'impression qu'il était mon meilleur ami, le compagnon idéal pour les bons moments et parfait pour les mauvais, et je l'écoutais volontiers quand il s'adressait à moi. Me reviennent par exemple en mémoire les événements du premier hiver de ma vie. Quel soutien m'apporta-t-il alors ! De quelle indéfectible amitié fit-il preuve ! Tout arriva par un jour de neige.

– Ma fille, regarde, il neige, me murmura-t-il de l'intérieur. Il neige et nous sommes assez loin de la ferme. Tu ferais bien de descendre de la montagne.

– Descendre de la montagne ? Quelle idée ! lui rétorquai-je avec effronterie.

C'était la première fois que je voyais de la neige, et je n'avais aucune idée du danger que représentaient les flocons que je sentais fondre sur mon dos. Sur ce, je me remis à brouter l'herbe de plus belle, avec application et concentration car, il faut le dire, j'adore l'herbe rase, fine et savoureuse

des montagnes. L'herbe vulgaire des plaines n'a jamais satisfait mon palais raffiné.

Je mangeais sans lever le museau et le temps passa. Je ne sais combien de temps, mais pas si longtemps, il me semble. Une demi-heure, ou peut-être une heure. Toutefois, il me fut bientôt impossible de continuer à brouter. Je tendais les lèvres pour happer de l'herbe, mais n'avalais qu'une bouchée de glace qui faisait grelotter ma langue. Je fouillais le sol comme j'avais vu les porcs le faire... même résultat. Contrariée, je levai la tête et regardai autour de moi. Et là, à la vue du paysage qui m'entourait, je pris peur. Il y avait de quoi.

Un gros rocher noir et beaucoup de neige. Rien d'autre. Le pâturage où j'avais festoyé était tout blanc, le suivant aussi, et tous les autres, pareil. En outre, le chemin qui descendait vers l'étable avait disparu sous toute cette blancheur.

– Mais que se passe-t-il ici ? Comment vais-je faire pour rentrer ? me demandai-je en avançant de quelques pas vers la masse sombre du rocher.

J'étais un peu embêtée. Je poussai un beuglement pour voir si une camarade de l'étable me répondait, m'indiquant ainsi le chemin du retour, mais le silence l'absorba comme un crapaud engloutit une mouche. Je cessai donc d'appeler. Le silence revint, et la neige blanche, et le rocher noir. Pendant tout

ce temps, Pénible était resté muet comme une carpe. De toute évidence, ma réponse désagréable l'avait vexé.

La blancheur était tout aussi blanche quand apparut la première étoile, puis la seconde. La troisième, la quatrième et la cinquième : idem. Peu après, la lune se montra à son tour et, contrairement aux étoiles, elle modifia le paysage en ajoutant des ombres. Pas grand-chose, néanmoins : la blancheur restait majoritaire. Et moi, plantée là, morose. Comme dit le proverbe :

Neige sur les cimes, la vache déprime.

Cette vache, c'était moi et, en effet, je m'en-nuyais affreusement. Où se trouvait le chemin de l'étable ? Allait-il finir par apparaître ? Apparemment, non, aucun indice de réapparition.

– Bon ! Dis-moi, Pénible, tu vas continuer à te taire longtemps ? pestai-je.

Je devais absolument trouver le moyen de me sortir de cette situation. Sinon, j'allais mourir d'ennui.

– Je vais te dire quelque chose, mais certainement pas ce que tu veux entendre.

Il ne m'appelait même pas « ma fille », signe qu'il était vexé. D'ailleurs, maintenant que j'y

pense : Pénible devait lui aussi être très jeune à cette époque, sinon ma réaction un peu vive ne l'aurait pas froissé. Aujourd'hui, je lui fais mille fois pire et il ne tique pas. Sauf que bien sûr, à présent, je finis toujours par céder et faire ce qu'il me demande.

– Eh bien vas-y. Dégoutée comme je suis, je suis prête à entendre n'importe quoi, fis-je.

– Tu me dois des excuses. Quand, voyant la neige tomber, je t'ai suggéré de rentrer, tu n'étais pas obligée de m'écouter. Tu es libre de tes actes. En revanche, ma fille, tu n'as pas le droit de te montrer vulgaire, grossière et mal élevée. Non, non, non. La bonne éducation d'abord.

Je regardai à gauche, à droite, d'un côté du rocher noir, de l'autre, je regardai partout : rien. Aucune trace du chemin. La montagne était blanche comme neige ou noire comme nuit, sans demi-mesure. J'en avais plus qu'assez d'être là.

– Excuse-moi ! finis-je par lâcher.

– Tu es tout excusée, naturellement, fit Pénible d'une voix guillerette, sa colère oubliée.

Puis, dans un petit soupir, il ajouta :

– Regarde où tout cela nous a menés !

– Où ça ? m'empressai-je de demander, avec une lueur d'espoir.

C'était exactement ce que je voulais savoir :

où nous nous trouvions et quelle direction choisir pour rentrer à la ferme. Mais ce n'était pas du tout ce que voulait dire Pénible.

– Ma fille, nous sommes dans un désert, voilà mon avis. Un désert blanc nous est tombé du ciel, et en pièces détachées, qui plus est. Quelle solitude ! Quelle désolation ! Ainsi pouvons-nous mesurer notre petitesse et notre insignifiance !

– Que veux-tu, je ne suis qu'une vache ! On ne peut pas attendre grand-chose d'une vache. Nous, les vaches, nous ne sommes rien... m'exclamai-je dans un élan de sincérité.

En effet, être une vache ne m'a jamais paru extraordinaire. Selon moi, nous, les vaches, menons une existence sans heurt et sans éclat sur le chemin insignifiant de la médiocrité. A dire vrai, et bien que cela me désole de le reconnaître, celles à qui nous ressemblons le plus sont les brebis. Le proverbe ne ment pas :

Vache et brebis, l'une fainéante, l'autre ramollie.

Bien sûr, Pénible a une idée de la vache toute différente ; il pense que les bovins sont pourvus d'une certaine grandeur, et que le reste du règne animal nous est quelque peu inférieur. Ce jour-là, il ne manqua pas de me contredire, puis de

composer une sorte d'ode en l'honneur de notre espèce, mêlant chute de neige et solitude.

– Tu as tort de juger ainsi la race bovine, tu ne devrais pas te sous-estimer de la sorte, dit-il.

– Peut-être, avançai-je prudemment.

– C'est certain, ma fille. Ce n'est pas rien d'être une vache. Il suffit de considérer le cas présent pour en être convaincu. Qui donc se trouve ici, au milieu de ce désert de glace, dans cette solitude ? Toi, et toi seule, chère amie. Ou, pour le dire autrement : la vache. La vache et non, par exemple, la taupe. En automne, oui, dans la douceur de l'automne, les taupes s'affairent à creuser çà et là des trous et à folâtrer ; mais où sont-elles à présent ? Et les vers de terre ? Et les fourmis ? Et les autres petites créatures ? Nulle part, pour la simple raison qu'elles ont fui. Elles ont fui dans la terre, au plus profond du sol, et Dieu seul sait où se terrent à présent ces couardes... peut-être au centre même de la planète. Et que dire de ceux qui marchaient, ou plutôt glissaient entre les herbes, couleuvres et couleuvreaux de toutes sortes ? Ou des lézards dont la tête pointait dans les fentes des rochers ? Eh bien, ils dorment tous dans leur cachette. Ceci étant, certaines créatures qui leur sont supérieures ont aussi pris la fuite. Les oiseaux. Les écureuils, les porcs, les poules. C'est ainsi, ma fille, tous,

absolument tous ont fui, sauf toi. La vache est là. La vache connaît la solitude, la désolation, et cette connaissance lui permet d'affronter la vie. Gloire aux vaches !

– Ce n'est pas moi qui dirai le contraire, commentai-je en examinant le rocher noir qui me faisait face.

Pénible, me semblait-il, n'avait pas entièrement tort : ma capacité à être là tranquillement, sans avoir peur, n'était pas négligeable. Néanmoins, la peur est une chose, et l'ennui en est une autre ; et si je faisais face à la première, avec la seconde, c'était une autre paire de manches : j'étais lasse de ce paysage glacé, le temps me semblait long, très long, affreusement long. Quand le jour se lèverait-il ? Quand la lumière me montrerait-elle le chemin du retour ? Tout questionnement était inutile. Mieux valait se résigner. Il ne devait pas même être minuit ; la lune et les étoiles resteraient longtemps dans le ciel. En fin de compte, et à contrecœur car cela blessait mon orgueil, je fis appel à la seule compagnie dont je disposais.

– Dis-moi, Pénible, comment va-t-on s'en sortir ?

– Je suis désolé, mon amie, mais je ne peux pas tout te dire. Si je te disais tout, tu n'apprendrais pas à réfléchir par toi-même et tu deviendrais un

animal aussi simple que la brebis. Pourquoi ne fais-tu pas fonctionner ton cerveau, ma fille ? Tu trouverais rapidement le chemin de la maison.

Dans une situation moins fâcheuse, j'aurais peut-être eu une idée. Mais la situation était on ne peut plus fâcheuse et n'allait pas en s'arrangeant. Je faisais des efforts pour réfléchir : comment étais-je arrivée jusque-là ? D'où venais-je ? Où était l'étable ? Comment était le chemin ? Hélas, je sentais sur mon crâne comme une lourde pierre qui empêchait les réponses de se former.

– Tu ne veux pas me donner une piste, mon ami ? lui demandai-je alors.

Aujourd'hui, je ne comprends pas comment j'ai pu le traiter d'ami pour le caresser dans le sens du poil. Bien sûr, j'étais très jeune et je m'ennuyais horriblement dans la montagne, mais enfin, quand même, trêve d'excuses, je me suis rabaisée. Cela ne fait aucun doute. Sincèrement, si je pouvais, je me flanquerais immédiatement un coup de sabot là où je pense. En plus, Pénible n'était pas disposé à céder.

– Non, te dis-je. Tu dois faire marcher ta tête et la mettre au travail. Bien sûr, il fait nuit et la neige a effacé les chemins et les divisions entre les pâturages, mais pour qui réfléchit cela n'est pas nécessairement un problème. Fais appel à

ton intelligence, mon amie, et tu seras vite chez toi.

– Merci beaucoup, vraiment, criai-je sur le ton le plus grossier possible.

Puis je me couchai dans la neige, allongeai le museau et laissai mon regard se perdre sur le rocher noir en boudant ostensiblement. Un peu plus tard, je fis demi-tour et regardai de l'autre côté. Mais, comme dans cette position, je ne voyais même pas le rocher, je décidai de me retourner de nouveau. Il faisait froid, mais tout mon corps me grattait. Je songeai :

« Je vais me lever et faire une bouse, ça me changera les idées. »

Sans résultat : je n'avais pas envie. J'étais condamnée à m'ennuyer encore. Finalement, je tendis le cou et beuglai de toutes mes forces :

– Qu'est-ce qui se passe ici ? C'est quoi cette histoire ! Pourquoi je n'ai pas peur ? Si j'avais peur, je m'ennuierais moins !

– Voilà ce que j'appelle un magnifique beuglement, ma fille, s'exclama mon locataire. Et, vois-tu, ce beuglement va peut-être t'aider à résoudre ton problème, car il aura mis en alerte une meute de loups rôdant dans les parages ; des loups affamés, bien sûr, heureux à l'idée de dévorer un animal tendre tel que toi. A mon avis, ils ne vont pas tarder

à se montrer. Ils sont sans doute déjà en route, courant ventre à terre. Je connais ton courage, il ne fait aucun doute, et un loup, ou deux, ou même trois ne pourraient rien contre toi. Quelques ruelles à chacun et le tour est joué. Mais attention, il s'agit d'une meute entière, disons seize loups. Moi je ne sais pas, c'est à toi de décider, mais à ta place je partirais, je courrais, je volerais ! En un mot, je prendrais mes pattes à mon cou !

Pénible divaguait-il ? Qu'est-ce que c'était que cette histoire de loups ? Des loups ? Des loups affamés ? Seize loups ? Comment ça, seize ? D'où sortaient-ils ? Un frisson me parcourut l'échine, mais je décidai de rester ferme et de ne pas m'éloigner d'un sabot. Mon orgueil de vache était en jeu.

– Tais-toi, Pénible ! Des loups, hein ?! Au XX^e siècle ! Il faut être stupide pour le croire !

– C'est vrai, ma fille, nous sommes au XX^e siècle, et pour être précis, en 1940. Mais nous sommes au Pays basque, et jusqu'à une date récente, il y avait la guerre, la guerre civile de 1936 pour être exact, et le pays connaît la faim, la pauvreté, les forêts ne sont pas entretenues et la rumeur court que les loups pullulent.

– La rumeur a peut-être couru, mais à pas de loup, rétorquai-je, pour faire une blague.

Ma queue n'en tremblait pas moins. Des loups ! Et seize, en plus ! Seize loups affamés ! Contre une vache. Une seule vache. Pas n'importe laquelle, mais vache quand même.

Soudain, le rocher noir s'enrichit d'une excroissance plus noire encore, comme une petite bosse. A l'endroit où, quelques secondes plus tôt, il y avait seulement de la neige et un rocher noir, il y avait à présent de la neige, un rocher noir et une petite bosse. Rapidement, deux autres petites bosses apparurent : de la neige, un rocher noir et trois petites bosses. Quatre, six, puis neuf petites bosses.

– Et en plus, elles ont des oreilles, songeai-je en les examinant plus attentivement.

Je me levai d'un coup.

– Saletés de loups ! Tous à la fois, par-dessus le marché ! Venez un par un, et on verra qui gagne ! leur dis-je, ou plutôt non, ne leur dis-je pas, sauf en imagination.

– Ma fille, réfléchis un peu, intervint alors Pénible. Où est la ferme ? Où peut-elle être ?

A ce moment précis, alors que ma queue commençait à danser la gigue, la lumière se fit. N'étais-je pas au sommet d'une montagne ? Donc, quelle était la solution ?

– Descendre ! m'exclamai-je toute seule.

En outre, le chemin était probablement découvert plus bas ; il n'avait peut-être neigé qu'en altitude. J'étirai mes muscles de la tête aux pieds et m'apprêtai à partir au trot. Le rocher était à présent couvert de petites bosses ; au moins seize, toutes avec oreilles.

– Ma fille, écoute-moi, dit alors Pénible (à point nommé, il faut le dire, comme un véritable ami). Je n'ignore pas qu'à l'étable tu es championne à la course, mais évidemment, les loups sont bien plus doués. Ne trotte pas, éloigne-toi doucement, tranquillement, exactement comme si tu cherchais des brins d'herbe. Ainsi, ils ne t'attaqueront pas tout de suite. Ils te suivront, c'est sûr, mais ils n'attaqueront pas. Ma fille, tu dois faire preuve de sang-froid.

Comprenant que Pénible avait raison, je me déplaçai comme à regret : je fis trois pas, puis m'arrêtai. J'attendis un peu, puis deux autres pas. Trois. Quatre et deux. Je regardai du coin de l'œil en direction du rocher : toutes les silhouettes étaient à présent sur la neige. Seize, avec oreilles. Je fis un pas ; les oreilles aussi. Trois : pareil. Devant moi s'étendaient l'obscurité de la nuit et la blancheur de la neige. Quelques étoiles, et la lune. A un moment, une sorte de spasme fit zigzaguer ma queue ; distraite, j'avançai de cinq pas assez rapides.

– Attention mon amie ! entendis-je dans mon intérieur.

Toutes les silhouettes étaient groupées à quelques mètres de moi. Je sentais leur souffle.

Dans un élan d'audace pure, et sans y réfléchir à deux fois, je fis face aux loups et me mis à brouter la neige, calmement, l'air très à l'aise, comme si j'avais devant le museau des gerbes de luzerne. Les silhouettes s'arrêtèrent, déconcertées ; l'une d'abord, puis toutes les autres. Je pus remarquer qu'en plus d'oreilles, qu'elles avaient pointues, elles possédaient des yeux rouges. A ce moment-là, sans perdre contenance, je reculai assez vite, un-deux-trois, un-deux-trois, un-deux-trois, et les loups, un-deux-trois, ne me lâchaient pas du regard, mais un-deux-trois, ne se décidaient pas à passer à l'attaque. Et de fil en aiguille, de un-deux-trois en un-deux-trois, nous arrivâmes à un bosquet. Je me souvins qu'il se trouvait juste au-dessus de la ferme.

« Après le bois, il y a une longue pente, et tout en bas, le chemin de la ferme, pensai-je. Si je traverse et que je me jette dans la pente, je me casserai peut-être une patte mais j'aurai la vie sauve. »

– Quelle idée de génie ! souffla Pénible.

Je me remis en marche, peu à peu, tout en surveillant les seize loups du coin de l'œil. Ils

avaient encore leurs oreilles et leurs yeux, mais surtout une gueule. Rouge, avec des crocs blancs. De temps à autre, l'un d'eux se mettait à hurler, et les autres l'accompagnaient. Je ne sais pas si c'est le fruit de mon imagination, mais à ce moment-là, un loup dit à un autre :

– Alors, on la mange ou quoi ?

Le sang-froid me manqua pour attendre la réponse. J'étais à une quarantaine de mètres du bord de la pente, je partis en courant, au trot, faisant tomber la neige des branches des arbres, moi courant devant, les loups courant derrière, moi soufflant, eux soufflant, et la vapeur de mon souffle se perdait dans l'air glacé, et la vapeur de l'haleine des loups, elle, ne se perdait pas dans l'air glacé mais à l'endroit de mon anatomie que je ne nommerai pas, politesse oblige. Je sentais de plus en plus de vapeur à cet endroit-là, mais l'orée du bosquet était aussi de plus en plus proche.

J'étais sûre de parvenir en haut de la pente, quand une douleur cuisante m'atteignit à ce fameux endroit que je n'ai pas cité, et un loup commença à tirer sur les poils du bout de ma queue. Je le regardai droit dans les yeux : il avait les oreilles dressées, les yeux rougeoyants, la gueule velue. Pour mon malheur, les poils de sa bouche étaient les miens.

– Nous sommes perdus, mon amie ! geignit Pénible.

– C'est ce que tu crois ! Le loup qui me croquera n'est pas encore né ! beuglai-je dans un élan désespéré.

Avec l'énergie du désespoir, je fis un bond fabuleux et me jetai la tête la première dans la pente avec le sentiment de plonger dans un abîme.

Après avoir volé sur un bout du trajet, je rebondis cahin-caha puis finis en roulade. Je me serais cassé plusieurs os si l'épaisse couche de neige ne m'avait pas sauvée.

– Et les loups ? Où sont passés les loups ? me demandai-je.

Et à la seconde où cette pensée me traversait l'esprit, tchac ! le loup qui avait tiré sur les poils de ma queue planta ses dents dans cette fameuse zone un peu éloignée de mon corps. Je poussai un cri de douleur tout en lui flanquant une ruade terrible qui l'atteignit de plein fouet. Le malheureux déguerpit en hurlant, emportant avec lui ses oreilles, ses yeux et sa bouche, mais pas ses dents : je les lui avais toutes fait sauter. Peu après, surtout grâce à Pénible, j'étais en lieu sûr à l'étable.

Mais, à bien y réfléchir, où sont à présent les neiges de cet hiver-là ? Ou, comme j'ai appris à le dire en français longtemps après : *Où sont*

les neiges d'antan ?¹ Combien d'années se sont écoulées depuis qu'elles ont fondu pour toujours ? Car elles ont fondu, c'est la vérité, de même que notre jeunesse. Nous étions tous jeunes alors : moi, Pénible, les loups, les autres vaches de l'étable. Même le siècle était jeune, nous étions en 1940. A présent, il s'achève. Qu'est devenu le monde ? Où sont les neiges d'antan ? A cette époque – cela me semble évident aujourd'hui – nous étions presque heureux, et je m'entendais mieux avec Pénible que les apparences ne le laissaient croire. En réalité, il n'était pas encore devenu vraiment Pénible et ne m'agaçait pas tant que ça ; il aimait avoir le dernier mot, certes, mais il savait aussi se faire discret sans me commander. J'étais presque convaincue qu'il était mon ange gardien. Ces derniers temps, en revanche, il insiste jusqu'à ce que je cède. La nuit de la tempête, par exemple, peu lui importait que je sois bien au chaud sur mon lit de paille :

– Ma fille, écoute-moi. Le moment n'est-il pas venu ? L'heure n'est-elle pas propice, appropriée et congruente ?

Cette question, le vieux Pénible me la répéta jusqu'à me rendre chèvre. Quand il fait ça, il n'y

à qu'une seule solution : céder. Sinon, il continue à radoter.

– Le moment de quoi ? De se lever ? Si c'est ça, laisse-moi tranquille s'il te plaît. Le jour n'est pas levé.

– Ce n'est pas le moment de se lever, ma fille, mais celui de respecter ton ancienne promesse. Te souviens-tu de ce que tu m'as dit le jour des loups ?

– Pas le moins du monde !

– Tu es vieille et paresseuse, mais je pense néanmoins que tu peux t'en souvenir. Car qui se souvient avec précision du temps de sa jeunesse ? La vache âgée. La vache âgée oublie ce qui est arrivé la veille, mais retient à la perfection ce qui date de plus de quarante ans. De toute façon, je vais te rappeler la promesse que tu as faite après avoir échappé aux loups. Tu as dit : « Un jour, j'écirai mes mémoires et je raconterai cette aventure. »

– J'ai du mal à le croire, répondis-je sèchement.

– Eh bien cela me surprend beaucoup, parce que tu as dit la même chose après la fête du village et quand tu as quitté la ferme. Et à de nombreuses autres occasions. Tu avais toujours cette phrase à la bouche : j'écirai mes mémoires par-ci, j'écirai mes mémoires par-là...

– Ça m'étonnerait !

1. En français dans le texte.

– Mais c'est vrai. Et maintenant que je m'en souviens, quand Lunettes Vertes est venu te voir à la ferme, tu as dit la même chose : que cet épisode amer serait aussi dans tes mémoires.

– Lunettes Vertes ! L'être le plus répugnant que j'aie jamais connu ! m'emportai-je sans pouvoir me contenir.

– Tu vois que tu t'en souviens ! Et même très bien. Tu sais quoi ? Le siècle vieillit, et toi aussi. Tu ne peux pas quitter ce monde comme une vache du commun. Laisse ton témoignage ! Tes écrits révéleront la noblesse vachesque aux yeux du monde ! L'heure a sonné, ma fille, le moment est venu !

– Tu crois ? fis-je, résignée.

Je savais que je n'avais pas le choix. Sinon, comme je l'ai expliqué, je devrais entendre toutes les nuits le même discours.

– J'en suis persuadé, ma fille. Tu dois écrire.

– Bon. J'apporte du papier et de l'encre. Je commencerai à l'aube.

Et c'est ce que je fis.

*Pourquoi je ne reviens pas à Balanzategui,
ma ferme natale.*

Les paroles de Pauline Bernadette.

Ma naissance, première désillusion.

Puisque apparemment je devais naître, je naquis, et ce dans un bois du Pays basque, juste après la fin de la guerre de 1936. La ferme propriétaire du bois, donc la mienne, s'appelait Balanzategui. Ce fut ma première étable et mon premier foyer, et c'est également là que j'ai passé la première et la plus importante partie de ma vie. Certes, je n'y suis pas restée très longtemps et j'en suis éloignée depuis des années, mais ce coin du monde enflamme encore mon âme d'un désir ardent. Qui sait, peut-être mon âme s'envole-t-elle là-bas chaque fois que je dors. Comme le dit un sage d'Orient :

Le merle d'Istanbul vole toujours vers Istanbul.

Je ne suis ni merle, ni grive, ni oiseau d'aucune sorte, mon poids et ma taille en témoignent, mais je peux affirmer sans mentir que mon cœur n'est pas très différent du leur ; et si j'écoutais mon cœur d'oiseau, j'ouvrirais sur-le-champ mes ailes pour

m'envoler vers la terre de mon enfance. Arrivée là-bas, je poserais mes cinq cents kilos aussi légèrement qu'un flocon de neige, la gorge déchirée de ce cri sincère :

– Vive Balanzategui !

Mais naturellement, je n'ai pas d'ailes et mon corps n'accepte de se déplacer qu'une fois que mes quatre pattes sont fermement ancrées dans le sol – et encore, avec un certain effort. C'est précisément la fatigue et les infirmités de l'âge qui me retiennent de revenir à Balanzategui ; si je me sentais vaillante, je me mettrais en route dès demain. A bien y réfléchir, je partirais malgré les infirmités de l'âge si je savais exactement combien de temps il me reste à vivre. Si on m'assurait, par exemple, que j'ai encore deux ans devant moi, je tenterais le coup ; lentement, sans me presser, mais je tenterais. Comme dit le proverbe :

*Vache qui point ne se hasarde
Soit stupide soit trouillard.*

Je ne pense être ni l'un ni l'autre, et si on me garantissait les deux ans de l'exemple, je partirais aujourd'hui même pour Balanzategui. Mais j'ignore si je peux compter dessus ou pas, car nous, les vaches, en général, nous n'avons pas de chance, et

le jour où le temps fut attribué ne fit pas exception à cette règle. Du moins, c'est ce que j'ai entendu dire. Au commencement du monde, quelqu'un a réparti le temps et s'est adressé au serpent :

– Tu vivras douze ans.

Le serpent :

– D'accord.

Au chien :

– Toi, quinze.

Le chien :

– D'accord.

A l'âne :

– Toi, vingt-huit.

L'âne :

– D'accord.

A l'homme :

– Toi, trente-trois.

L'homme :

– Ah non, pas question. Je ne suis pas d'accord.

Je veux vivre davantage.

– Bon. Tu vivras quatre-vingt-huit ans, a certainement répondu alors celui qui assurait la répartition. Mais sur ces quatre-vingt-huit ans, tu en passeras trente-trois comme un homme, vingt-huit à travailler comme une brute, quinze à mener une vie de chien et, les douze derniers, tu te traîneras comme un serpent.

Apparemment, la question du temps accordé aux hommes était enfin réglée et la répartition se poursuivait : fourmis, abeilles, papillons, passereaux, mouettes, buses, tortues, chameaux, truites, lions, tigres, kangourous... Tous ceux-là et bien d'autres encore surent combien de temps ils passeraient sur terre. L'affaire sembla close et le Grand Répartiteur s'apprêta à se retirer.

– Et nous ? Combien de temps pour nous ? entendit-on alors.

Evidemment, c'était la vache. Tout le monde l'avait oubliée.

– Combien ? soupira le Grand Répartiteur en faisant, à ce qu'on raconte, une grimace ennuyée. Je ne sais pas. Quelques années.

– Oh, merci beaucoup, remercia la vache.

Sur ce, tout le monde se dit au revoir et chacun partit de son côté.

Moi, je dis : elle est quand même idiote, la vache, pas très dégourdie et maladroite pour répondre « Merci beaucoup » quand le Grand Répartiteur annonce « Quelques années ». Comment ça, « Merci beaucoup » ?! Il est évident que cette vache ne me ressemble en rien.

– Et « quelques », c'est combien, pour vous ? aurais-je rétorqué. Car, voyez-vous, « quelques », ça manque de précision. Trois ans ? Quarante ?

Deux cents ?! On ne sait trop comment l'interpréter. Pourriez-vous préciser ce que vous entendez exactement par « quelques » ?

Le Grand Répartiteur aurait précisé le nombre exact d'années. Cent, disons. Par conséquent, connaissant notre durée de vie sur terre, je pourrais faire des calculs :

– Je suis née vers 1940, et le siècle est sur le point de s'achever. Donc, j'ai vécu environ cinquante ans. Comme je dispose de cent, cent moins cinquante égale cinquante. J'ai le temps de me mettre tranquillement en route pour Balanzategui. Même si le voyage me prend dix ans, il me restera largement le temps de profiter paisiblement de l'ombre du bois de mon enfance !

Mais la vache du commencement du monde était idiote et n'a pas demandé ce que signifiait « quelques ». Par conséquent, impossible de savoir s'il vaut la peine pour moi d'entamer le voyage vers Balanzategui – car s'il est triste de mourir loin du lieu de sa naissance, il serait encore plus triste de quitter ce monde dans un coin perdu sur le trajet. C'est ce que me dit sœur Pauline Bernadette, la petite nonne qui s'occupe de moi depuis un certain temps déjà :

– Tu ne partiras nulle part, Mo, car tu te plais et te contentes avec nous. Ne me dis pas le

contraire ! Est-ce que tu trouves qu'on te trata mal au couvent ? Qué tu veux ? Partir et te retrouver en un camino malo le dos brisé ?

– D'un côté, tu as razón, sœur Pauline Bernadette. Je peux te dire, que aparte Balanzategui, ce couvent est le foyer de mon corazón, répondis-je à la petite nonne en baragouinant aussi bien que possible dans cette langue si compliquée qui est la sienne.

Ma réponse, le truc que le couvent est le foyer de mon cœur et tout ça, lui fait très plaisir ; elle est tellement contente qu'avant que j'aie pu dire ouf apparaît devant mes naseaux un gros tas d'herbe – d'herbe ou d'herbes, car on trouve de tout dans les tas qu'elle fait, du trèfle à la luzerne en passant par le fenugrec.

– Atención, sœur Pauline Bernadette, dis-je en général en guise de protestation, juste pour la forme. Tu m'apportes mucho d'herbe, très mucho trop. A ce train-là, je vais me transformer en hippopotame. Depuis que je suis arrivée au couvent, j'ai engrossi de vingt kilos par an.

– Tu étais tellement maigre le jour où nous nous sommes rencontrées, il y a mucho tiempo ! lâche-t-elle dans un soupir. Mais tanto que je vivrai, tu n'auras jamás plus faim, Mo. Je faucherai les Pirineos completos s'il le faut !

– Ne les fauche pas, sœur Pauline Bernadette, les autres vaches aussi doivent manger, dis-je en cessant de baragouiner et en parlant comme je l'ai appris.

Car Pauline Bernadette, malgré sa petite taille, possède une force et des aptitudes pour l'exercice physique exceptionnelles : c'est une faucheuse hors pair. Et vu l'affection qu'elle me porte, qui sait ! elle ratiboiserait les flancs des Pyrénées jusqu'au dernier.

Les raisons qui me font rêver de Balanzategui ne sont donc pas matérielles, mais spirituelles. Le couvent et la petite nonne, c'est bien, la luzerne, le trèfle et le fenugrec, aussi, mais le sentiment de cette vieille chanson m'habite :

*Quand j'ai quitté Balanzategui,
Quand j'ai quitté la ferme aux fleurs,
Là-bas j'ai laissé mon cœur.*

Balanzategui ! Chère Balanzategui ! Combien je me souviens de toi ! Nombreux sont ceux qui, en m'écoutant, ne me croiraient guère, je le sais, et penseraient que je mens et que j'exagère, tel un authentique animal. Mais toi, chère ferme de mon enfance, tu connais très bien la vérité : pour chaque « Vive Balanzategui ! » que je crie, cent me restent

dans la gorge. Et ce en dépit de tous mes dépités, de tous les revers de fortune et désagréments que l'on a dû subir pendant ces années d'après-guerre. Ma naissance, par exemple. Te souviens-tu, chère ferme, de ma douleur à peine née et des dangers que j'ai dû affronter ? Moi, je m'en souviens parfaitement bien.

Soudain, j'ai su que j'étais née. Je ne me rappelle pas exactement ce que j'ai éprouvé, une légère sensation de froid peut-être, ou la caresse du vent, mais j'avais conscience qu'il m'arrivait quelque chose d'inhabituel, et qu'il s'agissait peut-être de ma venue au monde. C'était d'ailleurs mon unique certitude à ce moment-là car, dans mon ignorance, je ne savais même pas quel type d'animal j'étais. Je m'efforçais de m'examiner sous toutes les coutures pour découvrir la vérité, mais mes yeux ne répondaient pas : j'étais aveuglée, comme éblouie par un drap d'une blancheur éclatante qu'on aurait mis devant mes yeux. Face à l'incertitude, je n'avais d'autre choix que recourir à l'imagination, ce que je fis immédiatement, il est vrai avec un peu d'excès.

– Que suis-je ? me demandai-je à moi-même.

– Impossible de le savoir vraiment, me répondis-je. Mais je ne suis pas n'importe quel animal, c'est

sûr, sinon je ne serais pas venue au monde sur un sol si tendre et si confortable.

Pour confirmer mon impression, je fis quelques pas et testai le sol. Toujours aussi tendre, et toujours aussi confortable...

– D'où vient ce moelleux ? poursuivis-je.

– De deux choses l'une : soit du tapis d'un château, soit du gazon soigné d'un jardin, me répondis-je.

Comme marcher me coûtait beaucoup, je me recouchai. Mon corps, qui pesait alors quelque quarante kilos, se trouva aussitôt à son aise, ce qui renforça l'hypothèse du tapis.

– Plutôt un tapis persan. Je suis donc un animal de château. C'est évident. Un petit château, dirait-on, sans arbres et sans fontaines, mais un château tout de même.

La blancheur du drap qui m'aveuglait n'était plus si intense, des taches sombres en maculaient la partie supérieure. On aurait dit des arbres, ou plutôt la cime de plusieurs arbres. En même temps – car mon ouïe semblait s'affiner – j'entendis un bruit d'eau et le chant de quelques oiseaux.

– Ce château n'est pas si petit, en fin de compte, pensai-je avec un sourire. Il y a des arbres et des fontaines. Et moi ? Quel animal puis-je bien être ? L'un de ces chevaux élégants que l'on peigne et

brosse chaque jour ? Et sinon... que suis-je ? Un chat au fin pelage, comme on en trouve dans tous les châteaux ? Quoi qu'il en soit, ce n'est pas mal. Pas mal du tout.

Un moment passa, une heure peut-être, ou une heure et demie. Au fur et à mesure que le fameux drap s'estompait, les taches prirent forme. Puis le drap disparut complètement, découvrant tout ce qu'il dissimulait. Les arbres s'affirmèrent et se présentèrent entiers, avec racines, troncs et branches. Sur les branches, des feuilles vert foncé et vert clair, et sur les feuilles, des insectes et des larves ; et aussi des oiseaux – surtout à tête rouge – qui venaient manger les insectes et les larves. Plus loin, le bois s'interrompait brutalement pour laisser place à un très grand pré qui allait jusqu'à un ruisseau. Près du ruisseau, un moulin, et derrière le moulin, de nouveau la forêt.

– Ma fille, entendis-je alors.

C'était la première fois que j'entendais mon ange gardien, ou Pénible ou quel que soit le nom qu'on veuille lui donner.

– Tu es née au Pays basque, ou, pour faire montre de davantage de précision et d'exactitude, dans le bois de la ferme Balanzategui, poursuivit la voix. Cette vallée, qui s'étend du moulin aux fermes et forêts des alentours, sera ton territoire.

– Mais moi, je suis quoi ? demandai-je, tellement préoccupée par la question que je n'osais même pas me regarder. Cette ferme Balanzategui dont tu parles, est-ce un château ?

Il me semblait bien que non. J'avais sous les sabots non pas un tapis, mais de la mousse.

Mais Pénible s'était tu. J'attendis sa réponse en vain, le cœur serré. Quel type d'animal pouvais-je être ? Inutile de louvoyer : il me suffisait de tourner la tête pour le savoir. Ce que je fis. Et je vis ce que je vis : la queue, les pattes, le dos et le reste. Un meuglement déchirant s'échappa de mes entrailles :

– Je suis une vache !

Aveuglée par la déception, je me mis à courir n'importe comment, m'étalant par la même occasion de tout mon long puis me relevant à grand-peine, pour m'éloigner de ce maudit endroit qui avait été le témoin de ma première amère désillusion. J'arrivai dans le pré, et après avoir traversé le ruisseau devant le moulin, me dirigeai vers la forêt qui couvrait l'autre côté de la vallée. Quelques secondes avant de pénétrer sous les arbres, j'entendis Pénible pour la seconde fois :

– Ma fille, avant d'aller te cacher dans les bois, regarde ta ferme. Voici Balanzategui !

Elle se trouvait à une centaine de mètres du moulin, plus bas dans la vallée. Blanche, avec un étage et un toit rouge, elle était assez jolie. Mais ce n'était pas un château. Et, bien sûr, elle n'avait pas besoin de l'être. On ne peut pas non plus dire que j'étais très châtelaine ; je n'étais ni un cheval de selle, ni un chat angora, mais une vache pur jus, une bête laide, affreuse et stupide, de mauvaise réputation. Je n'avais vraiment pas eu de chance.

« Quel mauvais tour m'a joué la vie », pensai-je en beuglant, cherchant un juron dans ma mémoire.

Mais comme je venais de naître, impossible de trouver un juron bien senti. Aujourd'hui, j'aurais l'embarras du choix. J'en lâcherais probablement un qui horrifierait Pauline Bernadette, mais, en fait, je me tairais parce que je ne veux pas la bousculer ; elle est si sensible. Par exemple, un jour, un garçon qui était venu au couvent m'avait jeté une pierre. Enervée, je lui avais lancé :

– Mange de la crotte, petit crétin !

Et juste à ce moment-là, par le plus grand et le plus mystérieux des hasards, le garçon avait trébuché et était tombé de tout son long dans un tas de fumier. Le pauvre était couvert de crotte. Pauline Bernadette, qui avait assisté à

toute la scène, avait ouvert les yeux comme des soucoupes :

– Des fois, tu me fais peur, Mo ! s'était-elle exclamée. Tu as el diablo en toi, alors c'est obligé, on va se mettre à genoux plein de fois, pour faire partir ton diablo.

– Ce n'était pas le diable, ma sœur, mais le destin ou le hasard. Ce garçon est tombé tout seul, pas parce que je l'ai souhaité. Je crois qu'il n'est pas nécessaire de s'agenouiller.

Pauline Bernadette me fait parfois m'agenouiller pour ce truc de faire sortir le diable qui est en moi, et nous voilà toutes les deux dans le jardin du couvent, les jambes en compote et l'air bête. Mais que puis-je y faire... J'ai déjà dit plus haut que la petite nonne était une faucheuse unique en son genre et qu'elle m'apportait les herbes les plus savoureuses : je suis obligée de lui obéir.

Laissons pour l'instant de côté les histoires avec Pauline Bernadette et reprenons celle du jour de ma naissance. Ainsi que je l'ai raconté, je pénétrai dans le bois, furieuse et dépitée, et m'y enfonçai. Je ne voulais rien savoir de Balanzategui, et souhaitais ne jamais revoir cet endroit. Si j'avais eu suffisamment de forces, ce serait peut-être arrivé, qui sait, je me serais suffisamment éloignée pour perdre de vue à jamais ma ferme natale. Mais

étant encore très faible, je ne quittai pas la vallée. De temps à autre, je m'arrêtais, me regardais, levais la tête vers le ciel et meuglais :

– Je suis une vache !

J'errai ainsi deux jours durant, en proie au désespoir. Au troisième jour, après avoir dormi quelques heures, je me rassérénai un peu. Pénible en profita pour me parler une troisième fois :

– Pourquoi tant de lamentations, ma fille ? Pourquoi tant de déception au constat d'être une vache ? Etre vache est signe de grandeur !

– Pour moi, ça compte beaucoup, lui répondis-je, vexée. Je voulais être un cheval ou un chat, pas une vache. Et je rêvais aussi de vivre dans un château. Et regarde où j'en suis !

Mon ange gardien, c'est-à-dire Pénible, laissa échapper un petit rire. Je crois que c'est la première et la dernière fois que je l'ai entendu rire.

– Tu connais bien peu la vie, ma fille ! A ton avis, qu'est-ce qu'un château ? Sais-tu qu'aux plus beaux châteaux du monde faisaient défaut les endroits les plus essentiels ? Sais-tu, par exemple, ce qui manquait à Versailles ?

– Ce qui manquait ? La cuisine ?

– Non, pas la cuisine.

– L'étable ?

– Non, pas l'étable.

– Les chambres ?

– Non, pas les chambres.

– Le grenier ?

– Non, pas le grenier.

– Le débarras ?

– Non, pas le débarras.

– Alors les...

– Oui, ma fille, il manquait précisément cela. Reconsidère à présent ton idée des châteaux. Tout dans le paraître. Et, en outre, beaucoup d'ennui, de situations gênantes en tout genre, de quêtes infructueuses. Par contre, à Balanzategui, pas de problème de ce type. Les prés, le bois, la montagne, l'étable même : tout est permis, libre d'accès, à disposition de ton bon vouloir et de tes besoins.

J'étais si stupéfaite de ce que je venais de découvrir sur les châteaux que j'en oubliai un instant la question de ma bovinité et de ma honte d'être une vache. Pénible me tira de mes pensées :

– Quant à cette autre possibilité que tu espérais, être de préférence par exemple un chat, je ne sais ma fille, vraiment je ne sais. Je ne suis pas bien placé pour me mêler du mode de vie des chats, mais j'ai personnellement l'impression qu'ils souffrent beaucoup, qu'ils s'entendent très mal entre eux, surtout en février et en août. Attends un de ces deux mois-là, ma fille, et tu entendras leurs

cris et leurs plaintes. Déchirants ! Littéralement déchirants ! Je n'en connais pas la cause, mais il leur arrive quelque chose. Enfin, tu le découvriras, ils se promènent beaucoup sur les toits, ce n'est pas très sérieux. Ceci dit, je ne suis pas bien placé pour parler des chats, mais à choisir, je préférerais être une vache.

– Et le cheval ? Etre un cheval, c'est beau, non ? dis-je alors.

– Cela a des avantages, je ne le nie pas. Le cheval est grand, parfois plus grand que la vache. Et, en vérité, il court bien. Cependant, il faut malgré tout voir les choses en face : le cheval ne connaît pas de sommeil heureux. Il est trop inquiet, trop nerveux. Pour moi, c'est un défaut grave, car le sommeil occupe une place réellement importante dans la vie, donc qui dit dormir mal dit vivre mal. Qui passe une mauvaise nuit passe ensuite une mauvaise journée. Tu vois, ma fille, le cheval est un animal noble, mais à choisir, je préférerais être une vache. La vache dort paisiblement, son repos est toujours de qualité. Tu peux le vérifier par toi-même : regarde, quelques heures de sommeil ont suffi à t'apaiser.

Je restai pensive. La question de ma bovinité n'était pas complètement résolue – cela viendrait plus tard – mais je me résignai. Je n'étais qu'un

bébé, et je n'avais pas d'arguments à opposer à Pénible. Oui, la résignation était la meilleure solution. Si je devais être une vache, je serais une vache.

– Mais pas n'importe quelle vache ! criai-je.

– Bien dit, ma fille. Maintenant, va à Balanzategui. Mieux vaut rentrer à la ferme avant qu'il ne fasse nuit, me conseilla Pénible.

J'obéis et commençai à descendre au fond de la vallée vers le moulin, pour ensuite rejoindre ma ferme.

Mais ce ne fut pas exactement ce qui arriva, car Lunettes Vertes, la personne la plus méchante que j'aie jamais connue, se mit sur mon chemin.